

A travers les concerts

//// FESTIVAL SAINT-SAËNS.

Renouant avec la tradition des *Concerts Durand*, les Éditions Durand nous convièrent à un Festival Saint-Saëns d'une rare magnificence et que réhaussait la présence de Jacques Thibaud.

Ce concert comportait les œuvres capitales de la musique de chambre du musicien dieppois. Le jeu lumineux et d'une prestigieuse aisance de M^{lle} Jeanne-Marie Darré fit merveille dans l'amusant *Wedding-Cake* et dans une des éblouissantes *Études* pour la main gauche. L'ensemble du programme fut présenté avec le plus grand soin et on n'eut qu'un regret, doublé d'une surprise : ce fut d'entendre M. Thibaud donner en *bis* une transcription des *Minstrels*. Il eut mieux valu rejouer la *Havanaise*, ou, transcription pour transcription, un fragment d'un *Concerto* de Saint-Saëns.

La virtuosité d'écriture de Saint-Saëns et la fertilité de son imagination musicale sont réellement étourdissantes. Il y a une vitalité, une verve dans sa musique, qui complètent le plaisir de l'esprit qu'elle nous offre généreusement. J'avoue, au risque de paraître un esprit chagrin et contrariant, que j'ai été quelque peu inquiet des trop nombreuses lettres que m'a valu la petite note que j'ai publiée ici même. Si certains y ont vu mon intention d'être équitable envers Saint-Saëns et de m'insurger contre un excès de zèle de la part de ses admirateurs outranciers, excès que j'estime dangereux pour la musique française tout entière, d'autres semblent avoir trouvé dans cette petite note l'écho de leur aversion pour Saint-Saëns.

Cette note n'était pas destinée à être un « article » et, dans ma pensée, elle était une simple relation de deux concerts qui lui furent consacrés. Le point sur lequel je me suis attardé, c'est-à-dire le danger de présenter Saint-Saëns comme le musicien français par excellence, n'est qu'un aspect de la question. Jugé pour lui-même, sans considérations extérieures, l'œuvre de Saint-Saëns vaut, à mon sens, plus et mieux que je n'ai pu sembler le dire. Inégal, certes, contestable par ses postulats esthétiques, il peut déplaire ou laisser indifférent, sur un plan émotif, mais, musicalement, il mérite plus que de l'admiration : du respect.

Je l'ai comparé à l'art de Boileau ; j'eusse sans doute mieux fait de le rapprocher de l'art d'Anatole France ; le parallèle eût été plus clair. Ce style précis, délicat, d'une apparente simplicité, cette pureté de la langue, ce sens naturel et cultivé à l'extrême de l'expression juste, nuancée, racée, cet art de puriste est une des plus nobles manifestations de l'intelligence et du goût. Un art passiste, soit, mais qu'il ne faut pas confondre avec le verbiage creux et conventionnel de la meute des artistes académiques. Saturés de culture, dénués de passion, d'un intellectualisme qui domine et submerge souvent la sensibilité ingénue et spontanée, France et Saint-Saëns sont des génies d'exception, plus caractéristiques du xix^e siècle que de l'esprit français, bien qu'ils synthétisent — d'un certain point de vue — la pensée et l'art français. Leur raffinement, la sûreté de leur culture et de leur goût, la perfection de leur technique leur confère une place de premier plan, qui doit être reconnue même par ceux qui sont attirés par une tout autre conception du

beau. Qu'on n'oublie pas qu'il y a toujours profit à les relire et à s'imprégner de leur art. Une partition d'orchestre de Saint-Saëns peut être avec avantage l'inséparable compagne d'un musicien, si différent soit-il par ses tendances de l'auteur de la *Danse Macabre*.

Tant pis pour ceux que cette mise au point décevra. Je l'ai crue nécessaire, car il m'a paru qu'on était, en dépit des apparences extérieures, injuste envers Saint-Saëns, non par excès dans la louange, mais bien dans l'indifférence dédaigneuse. Si j'avais reçu une seule lettre pour prendre sa défense, je n'aurais rien ajouté. J'aurais mauvaise grâce à m'insurger contre ceux qui partagent mon point de vue ; je m'étonne et me scandalise de tous ceux qui me reprochent mon « indulgence » envers un maître pour qui je n'ai que le regret de n'avoir pas dit toutes les raisons que j'ai de l'admirer, si je ne puis l'aimer.

Robert BERNARD.

////// RÉCITAL CASALS.

On hésite à signaler un récital de Casals : toute glose est superflue vis-à-vis d'un maître aussi incontestable et aussi incontesté. Sa gloire — l'une des plus vastes et des plus éclatantes qui soient, — est une grande leçon pour la plupart de ses pairs. Serviteur du plus noble idéal artistique, Casals est dénué de tout cabotinage. Ses programmes sont des modèles de goût et de probité, et il les interprète avec ce respect du texte, cette insouciance du succès personnel, ce tact et ce scrupule qui, à en croire la majorité des virtuoses, sont les vices suprêmes quand il s'agit de plaire.

S'il fallait élire une qualité caractéristique de Casals par-dessus toutes les autres, je nommerais la simplicité. D'autres ont une aisance égale à la sienne, mais tous sont bien trop préoccupés de l'effet qu'ils produisent pour oser être aussi naturels, aussi vrais. Qu'on ne croie pas qu'il est aisé d'être naturel quand on touche d'aussi près à la perfection, à l'absolue maîtrise. Sans doute, c'est moins difficile que dans un état de médiocrité où, à moins d'une totale inconscience, il faut masquer ses défaillances et donner le change ; mais, c'est affaire de loyauté, d'abnégation et de grandeur morale, or de telles vertus sont aussi rares chez les virtuoses que chez les amateurs et même, — si on l'envisage sur un tel plan, et à un tel degré d'intensité, — que chez les plus valeureux et les plus grands artistes.

C'est donc pour nous une joie en même temps qu'un devoir de rendre hommage, une fois de plus, à ce noble et pur artiste. Chacune de ses apparitions parmi nous est un bienfait : on ne se lasse jamais de signaler un bienfait et d'exprimer sa gratitude à celui qui nous l'a dispensé.

Robert BERNARD.

////// RÉCITAL MENUHIN.

Devant un si prodigieux virtuose, on voudrait, à défaut de ressasser les épithètes louangeuses qui ne donnent qu'une vague idée de la perfection de son jeu, insister sur ce que la musique lui doit. Hélas, il faut bien le dire, jamais récital ne fut moins au service de l'art. Le programme, accompagné au piano, ne comportait pas moins de deux *Concertos*, or, quel que soit le talent de Menuhin et son caractère surnaturel, il n'a pas le pouvoir dont se targue Dunikowski, ni celui de modifier par une vertu magnétique la sonorité du piano. Le sens profond d'une œuvre où le violon concerte